

Ariane FOROT

DU VÉGÉTATIF AU VÉGÉTAL,
L'ESSOR D'UN NOUVEL INTÉRÊT
POUR LA PLANTE À LA FIN
DU MOYEN ÂGE



PARIS
HONORÉ CHAMPION ÉDITEUR
2024

www.honorechampion.com

INTRODUCTION

PLUSIEURS REGARDS PORTÉS SUR LE MONDE VÉGÉTAL

Étudier la façon dont la plante est perçue à la fin du Moyen Âge invite à explorer de nombreux domaines et nécessite de croiser différents types de sources, qu'elles soient écrites ou iconographiques. La flore fait partie du quotidien des hommes. Elle appartient à leur environnement familier et occupe une part importante de leur alimentation. On peut alors s'interroger sur les expériences et les représentations qu'en ont les sociétés médiévales de l'Occident, tout en ayant conscience que celles-ci ne sont pas les mêmes selon les individus et les régions. En effet, les sources ne peuvent pas représenter la pluralité des rapports que les hommes entretiennent avec les plantes. Elles n'expriment que certains points de vue. De plus, il n'est pas facile de distinguer ce qui relève de connaissances reçues de ce qui résulte d'une expérience empirique car les auteurs de traités botaniques n'enrichissent pas forcément les informations compilées de leur vécu, préférant s'en remettre à l'autorité. Il faut donc garder à l'esprit que les sources étudiées ne sont pas toujours révélatrices de l'étendue des connaissances botaniques.

Plusieurs études sur les plantes ont été menées ces dernières années. Les textes réunis par Agostino Paravicini Bagliani dans le volume de *Micrologus' Library* paru en 2009 et consacré au monde végétal couvrent des sujets variés qui révèlent combien les végétaux peuvent donner lieu à de multiples questionnements. Les volumes du Cahier du Léopard d'Or, collection dirigée par Michel Pastoureau, parus en 1993 et 1997 sur les thèmes de l'arbre et des jardins, ainsi que l'ouvrage collectif *Le monde végétal, XII^e-XVII^e siècles : savoirs et usages sociaux*, paru en 1993 sous la direction d'Allen J. Grieco, d'Odile Redon et de Lucia Torgiorgi Tomasi, montrent que l'étude des plantes peut s'envisager dans une approche thématique et diachronique. De même, les travaux de Laurence Moulinier, de Jean-Louis Gaulin ou, avant eux, de Jerry Stannard sur la botanique

d'Albert le Grand, invitent à s'arrêter sur le *De vegetabilibus*, source fondamentale pour étudier la botanique au Moyen Âge. Il serait trop long de dresser l'inventaire de toutes les études qui ont été menées sur un auteur ou un ouvrage s'intéressant aux plantes. On peut citer, entre autres, les travaux de Laurence Moulinier sur Hildegarde de Bingen, ceux de Jean-Louis Gaulin sur Pietro de Crescenzi, l'édition critique du livre XVII du *De Proprietatibus rerum* de Iolanda Ventura. Michèle Goyens, de son côté, s'est intéressée au lexique des plantes dans la traduction des *Problèmes* d'Aristote par Évrart de Conty et Joëlle Ducos aux traductions en vernaculaire. Nombreuses sont les publications qui abordent les plantes dans une approche plus thématique, telles que les travaux de Minta Collins sur les herbiers du Moyen Âge, ceux de Denise Jalabert sur la flore sculptée, ceux de Jean-Pierre Bénézet sur la pharmacie, les recherches de Marilyn Nicoud sur la diététique, ou les nombreuses contributions sur les jardins. La diversité des champs de recherche menés en rapport avec la flore au Moyen Âge est révélatrice du besoin de multiplier les sources pour tenter d'avoir une vision d'ensemble des différents regards portés sur le monde végétal.

Si les écrits et l'iconographie de cette période témoignent d'une connaissance riche et plurielle de la plante, celle-ci n'est pas étudiée pour elle-même. L'intérêt qu'elle suscite suit deux tendances héritées de l'Antiquité. Elle peut être envisagée en relation avec la philosophie naturelle ou dans une démarche utilitaire, en lien avec la médecine, l'alimentation ou l'ornementation. Les auteurs de traités ou de sections botaniques ne perçoivent pas la plante comme une entité à part, pouvant être l'objet d'une étude indépendante. Elle incarne un état, végétatif, ou présente une utilité pour l'homme. Par conséquent, les sources à consulter se rattachent à différents domaines qui n'ont pas forcément de liens entre eux. Une première approche des plantes consiste à les situer dans le monde vivant. Cette façon d'appréhender la botanique est notamment présente dans les ouvrages de type encyclopédique du XIII^e siècle. Abordée parmi de nombreux autres sujets, elle est intégrée à l'ensemble des connaissances à avoir sur la nature, comme en témoignent le *Speculum naturale* de Vincent de Beauvais et le *De proprietatibus rerum* de Barthélémy l'Anglais. De ce point de vue, le *De vegetabilibus* d'Albert le Grand, achevé au plus tard en 1260, est original, car ce traité de botanique théorique, complété d'un herbier et d'un livre d'agronomie, constitue un ensemble indépendant, à l'image des livres d'Albert le Grand sur les animaux et les minéraux.

Que ce soit dans le *De vegetabilibus* ou dans les encyclopédies, les connaissances sont largement puisées chez les auteurs antiques, Pline,

Dioscoride ou le pseudo-Aristote, ainsi que dans les *Étymologies* d'Isidore de Séville. L'influence des sources détermine donc le type de regard porté sur les plantes. Les auteurs du XIII^e siècle croisent différentes approches dans leurs ouvrages. Cela se perçoit notamment dans le fait que les considérations générales sur les plantes sont régulièrement suivies d'herbiers, voire de traités d'agronomie. Il faut donc s'interroger sur les données que les auteurs retiennent des sources qu'ils compilent et sur la façon dont ils s'approprient ces connaissances. Leur préoccupation n'est généralement pas de mettre en doute l'information compilée, bien qu'Albert le Grand puisse faire preuve d'esprit critique, mais de se concentrer sur le tri des informations. C'est dans ce travail de sélection et d'organisation que les auteurs peuvent témoigner de leur représentation des plantes, par les choix qu'ils opèrent. Ils apportent également leur contribution dans leurs commentaires. C'est particulièrement vrai d'Albert le Grand dont les cinq premiers livres du *De vegetabilibus*, qui s'intéressent aux plantes en général, commentent le *De plantis* de Nicolas de Damas, auteur du I^{er} siècle avant J.-C. dont l'ouvrage est attribué au Moyen Âge à Aristote. Vincent de Beauvais et Barthélémy l'Anglais ajoutent également certaines gloses qui, comme dans le *De vegetabilibus*, cherchent à rendre le texte d'origine plus compréhensible. Ainsi, les contraintes de la compilation ont-elles une incidence sur les informations botaniques retenues. Les ouvrages de type encyclopédique permettent à la fois d'établir comment les plantes sont perçues dans une vision d'ensemble de la Création et quelles données les concernant les auteurs ont décidé de retenir.

Au Moyen Âge, l'intérêt pour les plantes est surtout lié à l'utilisation que l'homme peut en faire pour se nourrir, se soigner, ou pour d'autres usages pratiques. Dans l'héritage des sources antiques et arabes, les traités qui évoquent la flore sont généralement liés à la médecine, à l'agronomie ou à la diététique. L'objectif de ce type d'ouvrage n'est pas de connaître les plantes pour ce qu'elles sont mais pour les bienfaits ou les risques qu'elles représentent. L'étude des spécimens végétaux a donc essentiellement pour but d'en maîtriser les propriétés. Elle se présente souvent sous la forme d'herbiers, série de descriptions de plantes médicinales, voire de substances minérales et animales, disposées généralement dans l'ordre alphabétique. Chaque notice de plante comporte un rappel de l'étymologie de son nom, parfois des synonymes, une brève description de celle-ci et l'indication de ses propriétés. Les herbiers du XIII^e siècle, notamment le livre VI du *De vegetabilibus*, les herbiers qui figurent dans les encyclopédies de Barthélémy l'Anglais et de Vincent de Beauvais, et celui de Rufinus, sont largement tributaires de sources antérieures. Ils ne cherchent